

PREMIÈRE PARTIE

1910

Bruxelles-Exposition

Il n'était pas question de Picasso. Stravinsky était inconnu. Pour faire le tour du monde, il fallait un mois. Les rues étaient éclairées au gaz. Une voiture de 100 HP semait la terreur, et, comme un monstre, faisait fuir les piétons.

Renouveau.

Bruxelles s'apprêtait à faire peau neuve. Bien qu'elle ne s'en aperçut guère, le renouveau la travaillait. Les grandes transformations s'amorcent. Elle les accueille, comme elle avait accueilli les idées coloniales et urbanistiques de Léopold II, avec méfiance.

Tout ce qui devait bouleverser ses habitudes lui faisait peur. Que des quartiers nouveaux fussent tracés et créés, c'était dans l'ordre. Le développement physiologique de la ville restait acceptable. Mais la chirurgie urbaine, l'orthopédie, elle les regardait l'œil mauvais, comme aux temps d'Anspach. La paysanne, même transplantée, continue de croire que l'on ne contrarie pas impunément la volonté de Dieu.

Métamorphoses en chrysalides!

Les Bruxellois bougonnaient. Maints chantiers étaient ouverts. Ils les trouvaient inopportuns en ces jours où l'Exposition devait attirer les étrangers. Les travaux eussent pu être différés, pensaient-ils. De vieilles maisons, pleines de charme et de servitudes, continues, discontinues, apparentes et non apparentes, venaient d'être abattues. L'Hôtel d'Alcantara s'était effondré sous les pioches. Le bourgeois caustique proposait d'entourer d'une grille l'amoncellement de matériaux couvrant les terrains proches du Marché-au-Bois pour les exhiber, aux touristes, comme une curiosité ou un champ de bataille.

MM. Henry Carton de Wiart, Louis Bertrand, Monville sollicitaient du Conseil communal le prompt achèvement du boulevard de Smet de Naeyer, qui demeurait dans un pitoyable état depuis de nombreuses années.

1910 : la Ville.

Le Palais royal était entouré de planches. Pour remplacer la Montagne de la Cour, la ville aménageait un square, baptisé du nom assez saugrenu de « Mont des Arts ». Ce n'était qu'un pis aller. Le projet comportait le dégagement de la Bibliothèque royale, des Musées ancien et moderne, et leur présentation à front de rue. Mais Bruxelles s'était arrêtée, comme il lui arrive si souvent, à une solution intermédiaire, en renâclant devant un budget trop important à son gré. C'est l'une des formes du « middelmatisme »; ce vocable indigène ne se traduit, en général, ni par « tact » ni « mesure », mais par

« hésitations » et « moyens termes ». Ainsi, les jardins du Mont des Arts devaient constituer des installations provisoires. La précarité bruxelloise est douée d'un brevet de longue vie.

Les vieux citadins qui honnissaient les hardiesses de Léopold II avaient frappé d'interdit le Coudenberg. Cette voie nouvelle, atteinte deux fois, était condamnée à végéter. Par décret royal, elle s'était vu défendre tout développement en hauteur et les promeneurs, par ressentiment, la désertaient. Elle ne se releva que lorsque les automédons eurent constaté qu'elle était moins dangereuse que la Montagne de la Cour, à la montée autant qu'à la descente.

Le Mont des Arts, lui aussi, ne fit naître que sarcasmes. Avant d'être accessibles, les gradins qui s'y dessinaient paraissaient ridicules. Bétons et rocaillles accumulés suscitaient les rires, mais ce fut une explosion de colère lorsque le bassin inférieur fut flanqué de deux otaries.

Christine qui suivait alors la vie bruxelloise, signant tantôt Milly, tantôt Christine, ou même Milly Christine, incarnait non sans grâce, mais avec des poussées bougonnes, le conservatisme de ses concitoyens. Ses chroniques serviront un jour l'historien qui étudiera le caractère bruxellois; il le trouvera à la fois bilieux et jovial, rouspéteur et bon enfant, bizarre amalgame, et attaché à ses habitudes comme le chèvrefeuille à l'arbuste. Christine saluait ainsi le Mont des Arts :

« On nous avait promis un modeste, coquet et très

simple jardin de curé pour couvrir le flanc de la Montagne de la Cour. Nous avons vu avec terreur que l'on y édifiait une Babylone orgueilleuse de bétons, de grottes, de pierres ouvragées, de terrasses et de socles. Hier, on y a planté la gigantesque et impénétrable forêt de tous les ormes, de tous les hêtres, de tous les platanes déracinés autour de Bruxelles et dans Bruxelles, depuis deux ans.

» Allez voir ça, amis.

» Allez voir ça et dites-moi ce que vous pensez de cette horreur. »

Verve vengeresse! Elle s'exercera toutes les semaines, écho fidèle des récriminations qui ne cessent de retentir dans le bas de la ville. En effet, les travaux de la Jonction viennent d'être décidés. Les édiles se proposent d'aménager le quartier de la Putterie et de prolonger la rue de la Putterie. Ils prennent consciencieusement des mesures pour que la circulation ne soit pas interrompue pendant les travaux et pour mettre en valeur les terrains de la Putterie, du quartier d'Isabelle. Par ailleurs, la fièvre augmente, le bourgmestre annonce qu'il protestera auprès du Gouvernement contre le maintien du passage à niveau de la rue Belliard et l'on décide de remplacer la grille du Palais du Roi par une balustrade basse en pierre de France.

Bruxelles de 1910, où es-tu?

La fin d'un âge et le commencement d'un autre. Un pont. D'un côté, l'avant-guerre facile, insouciant et jous-



seur ; Bruxelles-Kermesse et les vieux cabarets de la Putterie, de la rue Cantersteen, de la rue de la Montagne. Le faro à six cens, le bock à quinze centimes. Le beefsteak pommes frites pour soixante-quinze centimes, le dîner complet avec le café pour 1 fr. 25 et tant de choses encore. Puis les arches se suivent baignées de brume, de brouillard qui devient brusquement opaque. La guerre ! L'après-guerre !...

1910 : les Prix.

Critérium économique ! Celui qui vient le premier à l'esprit. Les chiffres possèdent une singulière éloquence, directe, explicite. Il y retentit le bruit d'une monnaie perdue, de pièces de cent sous, billon de cuivre, louis d'or et décimes de nickel qui portaient un lion faisant le beau. Vieux coffret, vieille tire-lire, voilà aussi de vos surprises ; une piécette retrouvée et les ombres envahissent la chambre.

1910 : la Mode.

Il y a les toilettes, pittoresque gracieux que les femmes évoquent si volontiers. Jupes longues ou entravées, paletots longs et couverts de soutache ou de galon. Les chapeaux s'étalent en terrasses et les plumes y pleurent comme des branches de saule. Les uns et les autres échafaudent leurs constructions ridicules sur des chignons rembourrés de crin ou de cheveux chinois. Architectures compliquées ! Il ne subsiste, sous les atours, pour rappeler la nudité d'Eve, que le visage et le mains.

Du côté hommes, les pans de l'habit s'arrêtent au quart de cuisse et les revers du veston en un triangle discret laissent tout juste apercevoir le nœud de la cravate. Le chapeau haut-de-forme vous a un galbe imprévu comme d'un tromblon tombé dans la gêne. Le melon concentre toute sa fantaisie dans ses bords qui s'incurvent comme ceux du tricorne. Le demi-buse revendique le droit de cité : il est protégé par les vieux gentilshommes et les vieux fonctionnaires qui affectionnent le semi-solennel de la mise et de la coiffure et estiment la redingote aux revers de soie. Ils les emporteront avec eux dans leur cercueil.

Poésie du couvre-chef : l'époque est là autant que dans les corsets, les jupes à balayeuses, la jaquette et le complet à 65 francs. Il faut la voir au Musée de l'armée : talpack en astrakan de l'artilleur, schapska du lancier, chapeau du carabinier garni de plumes de coq et kolback du gendarme et du grenadier. Le décorum vient en droite ligne du premier Empire. Cela date, on le sait, mais quelle somptuosité pour les revues, les cérémonies officielles, les défilés ! La guerre ? Qui y songe ? Un projet de réforme de l'équipement militaire sera esquissé, mais d'une plume infiniment pieuse. Le bonnet d'ourson des guides sera maintenu. Les officiers seront dotés d'une vareuse. Il est question d'adopter le gris beige comme couleur dominante et d'instituer comme indice distinctif des régiments la couleur du collet. Toutefois, il est bien entendu que les artilleurs garderont le bleu et les guides, qui y tiennent plus qu'à la vie, la culotte rouge. La garde-

robes de nos soldats et de nos officiers demeurera intacte. La vie militaire est une parade. Peut-on rêver mieux que ce qui existe et qui a fait ses preuves éclatantes ?

La garde civique pestait, il est vrai, contre les corvées dominicales, mais elle trouvait des compensations agréables dans ses uniformes. Elle se réjouissait, dans la personne de ses officiers, commerçants, industriels et avocats, de ressembler aux vrais militaires, à l'artillerie par la tunique, aux carabiniers par le shako. Les grands bourgeois, que les succès mondains des guides empêchaient de dormir, avaient copié une tenue sur la leur, en vert bouteille avec brandebourgs rouges pour former l'escadron Marie-Henriette. Ils nommaient « paper hunt » ce que les régiments du Roi et de la Reine appelaient « jachtritt » et buvaient, plus ostensiblement encore, un champagne de même marque.

Les élèves de l'École militaire, récemment émigrés de l'Abbaye de la Cambre au Cinquantenaire, ne compaient plus leurs succès. Ils revenaient comme autrefois, dans leurs chasses réservées, à l'avenue Louise, entre la place Stéphanie et le Bois de la Cambre. Le bataillon universitaire, régiment de ligne, tenait ses quartiers au Petit-Château.

En flânant :

Les jardinets en face de la gare du Midi étaient intacts. Le matin, la rue de Terre-Neuve suivait un cours de ri-

vière tranquille. L'église de la Chapelle dominait de son ombre parfumée d'encens les rues de la Prévôté, des Ursulines, calmes tel un béguinage. La rue de l'Empereur débouchait allègrement dans la rue Cantersteen où florissaient, sans une écornure, les cafés estudiantins « Ancien Ballon », « Nouveau Ballon ». Ils étaient déjà frappés d'une condamnation capitale. Mais l'exécution avait été remise tant de fois qu'ils s'y étaient accoutumés.

Les étudiants, à la sortie du Palais Granvelle, s'égaillaient encore dans le quartier de la Putterie, vieux pignons, vieux porches, maisons de guingois, autre quartier Sainte-Genève où l'apprentie modiste, la tailleurse petite-main, la manutentionnaire avaient la chute aussi facile que l'œillade.

Lamertin, Audiarte et Mayolez, libraires, tenaient encore boutique dans la rue Cantersteen et, venu de Sainte-Gudule, l'on accédait chez eux de plain-pied.

Signal sombre.

Le quartier d'Isabelle et de Terarken, de la Montagne-du-Parc à la rue des Sols entendit, le premier, sonner le glas des démolitions.

Les habitudes, colombes familières, vont être traquées. Elles ne retrouveront plus jamais leur colombier disparu. Comme dans une ville du Hainaut ou des Alpes Maritimes, les gens se connaissent, se montrent le député, le

violoniste, le baryton qui salue cérémonieusement ses électeurs, ses auditeurs, ses admirateurs, donne une poignée de mains par-ci, un coup de chapeau par-là.

Ysaye et Jacques Thibaut jouent à l'Alhambra. Laval-lière, Milly Mériel, Carmen Wildez passent aux Folies Bergère. Mains comédiens français se comportent ici comme chez eux, et ne comptent plus leurs fidèles, tels Huguenet et André Brulé. La troupe du Théâtre de la Monnaie est non seulement choyée par les abonnés, mais elle fait partie de la famille, depuis ses chefs d'orchestre, Sylvain Dupuis, Léon Van Hout et Lauweryns, jusqu'à ses chanteurs et ses chanteuses, Claire Friché, Eyreams, de Cléry, Lestelly, Ponzio et Artus, qui, tous, sans exception, connaissent des triomphes où l'amitié vient échauffer l'admiration.

Pauvres colombes, habitudes patriarcales, vous n'aurez plus jamais un nid aussi chaud.

Enfin les adjudications commencent.

Les bûcherons sinistres marquent d'une croix noire les maisons qui tomberont sous leurs coups. On les suit comme une équipe d'incendiaires. Ils avancent, leur brigadier en tête, et flanqués d'un homme armé d'un pinceau et d'un pot de couleur. Rue du Marché-au-Bois, rue de l'Impératrice, rue Nuit-et-Jour, rue Cantersteen, Impasse de la Pervenche, Impasse de l'Enfer. Ils collent un placard à chaque coin de rue, qui annonce que les travaux de démolition devront être terminés dans les trois mois. Leur groupe se déplace rapidement. Les voilà rue des

Brigittines, rue du Poinçon, rue du Miroir, rue des Tanneurs, rue de Terre-Neuve, Impasse de l'Arche, rue de la Fontaine, Cité Janssens et rue Sallaert.

Exodes.

Le populaire accueille les fourriers de la jonction comme une brigade d'iconoclastes. Adieu vieux pignons espagnols, adieu volutes, adieu godrons, adieu chapelles propitiatoires, adieu porches ouvragés, pierres patinées, moussues. Le modernisme profère des formules que l'on a déjà entendues, mais qui n'ont aucune prise sur le cœur des habitants. Le vieux cordonnier qui martèle talons et semelles, dans une cuisine-cave de la rue Nuit-et-Jour, ne comprendra jamais que l'on veuille faire surgir le chemin de fer au cœur même de la cité ; il a maudit les tramways électriques, il maudit le train. Quels maux s'infiltreront par les brèches qui vont s'ouvrir ? Le passé s'en va.

Le passé s'en va ! Les pierres et les hommes !

Chaque année représente pour certains dieux un crépuscule. Mais en 1910, des dieux particulièrement illustres voient le ciel s'assombrir. Une manière de vivre, une manière de penser perd en eux des défenseurs fameux. Les survivants, leurs contemporains, vont constater devant les tombes à peine refermées que leur énergie diminue, que leur foi s'éteint. L'avenir est trouble. Il n'est plus que le passé pour leur offrir un refuge. L'avocat, l'ancien ministre Charles Graux vient de disparaître. Le

Journal des Tribunaux écrit : « Ils étaient, en 1870, Charles Graux, Paul Janson, Eugène Robert, Edmond Picard, à l'heure où les fougues de la jeunesse déjà se tempèrent des premières atteintes de l'âge mûr. Jamais, depuis notre indépendance, pareille équipe, flanquée d'intelligences comme Léon Vanderkindere ou Xavier Olin, n'avait occupé l'opinion. On pouvait tout espérer d'elle. Nous sommes quarante ans plus tard. Ces vieilles flammes jettent l'une après l'autre leurs énergies dernières. Hier s'éteignaient MM. Duvivier et De Mot. Aujourd'hui se tait la parole de Me Charles Graux. »

Edmond Picard.

En juin, la Fédération des Avocats fête son vingt-cinquième anniversaire à l'Exposition. Edmond Picard prend la parole au cours des cérémonies. Le vieux spadassin de l'individualisme, l'artiste paradoxal sent, lui aussi, décroître ses forces. Il survivra pendant plusieurs années à la plupart de ses amis disparus, mais sa carrière, orageuse et magnifique, est virtuellement finie. Il pense à la mort.

« J'étais, dit-il, il y a quelques semaines, chez M. Woeste. Nous venions de terminer amiablement un gros et vieux procès. Les vieux aigles aiment à concilier les affaires, tandis que les aiglons, les jeunes, préfèrent les plaider. C'est dans le tempérament combatif de la jeunesse. Nous nous mêmes à causer. Je lui dis : « Comment allez-vous, Woeste ? Est-ce que votre santé est meilleure ?

— Je ne vais pas mal, me répondit-il, mais je suis bien vieux, bien usé, la fin arrive. Est-ce que vous pensez quelquefois à la mort, Picard? — Votre question n'est-elle pas, repris-je, de connaître si je me préoccupe de savoir ce qu'il peut y avoir après?

— Oui, répondit-il, c'est cela.

— Autrefois, dis-je, quand j'étais enfant, j'avais là-dessus des convictions religieuses très précises, mais je confesse qu'à l'heure actuelle elles sont tombées de mon esprit comme mes cheveux sont tombés de ma tête ; une calvitie !

— Moi, affirma-t-il, j'ai une foi. Je verrai ailleurs ce que j'ai aimé sur la terre. Pouvez-vous vous habituer à cette idée de ne plus revoir ceux que vous avez aimés?

» Je me tus.

» Il termina en me disant : — Il faut y penser. »

La voix d'Edmond Picard se voile, cette voix de vieux Cocardasse qui a des stridences de crécelle et dont, artiste, il a fait un instrument incomparable. Ses paroles qui s'efforcent à la gouaille ont des reflets d'if. Le vieillard se contraint à sourire. Sa causticité familière et bouffonne sonne faux. Une ombre a passé sur son front. Le passé s'en va.

Le lunch du Chien-Vert à Bruxelles-Kermesse réunissait bon nombre d'avocats. Parmi eux, M. de Lantsheere, ministre de la Justice, M. Renkin, ministre des Colonies, M. Grimard, échevin des Finances, Me Busson



EXPOSITION 1910 : FONTAINE MONUMENTALE.

Billaut, bâtonnier de l'Ordre des avocats de Paris, Me Botson, bâtonnier de l'Ordre des avocats de Bruxelles. Qui écrira donc l'histoire des hommes qui ont hanté Bruxelles ?

Charles Woeste.

A l'instant même où le docteur Doyen prétendait pouvoir prolonger la vie humaine, M. Woeste, malgré son pessimisme apparent, semblait vouloir démontrer que la vie est une question de volonté. Cet homme sec, au profil d'oiseau, dont l'âme était pure comme celle de Caton l'ancien, si l'on met à charge de ses convictions des entêtements qui peuvent être considérés comme des erreurs, ce chef inégalé de la droite défiait la mort. Il est vrai que, tordu comme un sarment de bois vert, il lui offrait peu de prise. Il lui glissait entre les doigts. Son endurance et sa salacité devaient en triompher pendant longtemps. Il confie à quelques journalistes qu'il va se faire transporter à Lausanne pour se faire opérer. On chuchote. On épilogue sur son sort. On l'enterre déjà. Il y a tant d'années qu'il ressemble à une apparition. Et le vieillard clairvoyant parle :

« Oh, je ne me fais pas d'illusion. Je dis comme Ambroise Paré: la médecine aide, Dieu guérit. Ce ne sont d'ailleurs pas les encouragements que me prodiguent certains membres de la droite qui m'engagent à tenir bon. On me l'a dit : « Les vieux ont fait leur temps. Place aux jeunes. » Cela nous promet de beaux jours. Aussi quand mon heure sonnera, m'en irai-je sans regret, heureux de

ne pas devoir assister aux événements que vous préparent ceux que gênent les vieux. Mais jusqu'au dernier moment, je ferai face à la maladie et à nos ennemis. Je veux mourir debout et à mon poste. »

Physionomie typique, un peu dure pour inspirer une profonde sympathie, mais d'une simplicité qui force l'admiration. Cet homme, dont le talent pouvait se monnayer en une fortune, vivait une existence frugale, travaillait dix-huit heures par jour, dormait dans une cellule de trappiste et stupéfiait ses confrères, au Barreau, par son effacement, sa modestie.

M. Beernaert, lui, songeait à se retirer.

La disparition du vieux Roi qu'il avait servi et qu'il avait été l'un des seuls à comprendre lui avait-elle laissé un sentiment d'amertume, de solitude, d'abandon? Il n'était point courtisan, il ne s'était pas asservi, mais le chef, à qui il avait résisté, lui manquait. Il parle de ce souverain à l'Exposition, au moment où l'on fête le XX^e anniversaire du Congo.

« Le roi d'une petite nation, dit-il, sans appui au dehors, ni dans l'opinion publique des siens, sans flotte et même sans marine, ne disposait que de ressources limitées, rêvait la conquête aux antipodes de vastes régions, divisées entre d'innombrables chefs toujours en guerre et avec lesquels on pouvait à peine traiter. Il prétendait les subjuguier, culbuter les Arabes déjà établis jusqu'aux Falls, organiser ces centres immenses, les outiller, y faire régner l'ordre et la paix, trouver les ressources indispen-

sables et les concours nécessaires en maintenant entre eux l'harmonie. Quel rêve! »

On l'applaudit, on l'écoute, mais est-il sûr que l'on comprenne le sens profond de cette manière de soliloque?

Gratitude et regrets! Les vieux aigles, le cou rentré dans leurs plumes, les paupières lentes, se recueillent une dernière fois.

A cet instant, les aigles, les aiglons se lissent les ailes. Ce sont Paul-Emile Janson, Hymans, Vandervelde, Destrée, Pouillet, Jaspar et tant d'autres. M. Jaspar prend la présidence de la Conférence du Jeune Barreau. Il s'apprête à célébrer de son éloquence incisive le Centenaire du Décret du 14 décembre 1810, et à ne point cacher son fait à Napoléon. Il aiguise ses phrases ou plutôt ses dagues. « Pourquoi tant de solennité? Pourquoi tant d'éclat? » La meule lance déjà des étincelles. « Non pour ce décret lui-même. Depuis longtemps, son caractère d'autoritarisme et de réaction a été signalé. Napoléon qui nous détestait ne pouvait en faire un autre. »

ALBERT GUISLAIN

BRUXELLES

Atmosphère 10-32

PHOTOS DE WILLY KESSELS

1932

L'ÉGLANTINE

Paris - Bruxelles